

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Apparemmment Léger

[Arts - Photo & vidéo]

Dans six lieux culturels différents du Havre, les 'Semaines européennes de l'Image' propose un ensemble d'expositions de performances et de créations chorégraphiques sous le titre 'Apparemmment léger'. Avec la pesanteur comme clé de voûte, cette semaine de l'image entend présenter en parallèle le travail de nombreux artistes contemporains ainsi que leur démarche. Cette manifestation se déroule aux mêmes dates au Luxembourg et est associée à la Saison Polonaise en France, Nova Polska 2004.

Semaines européennes de l'Image, jusqu'au 28.11.04.

Le Havre : la Galerie de l'Ecole d'Art du Havre, Centre Chorégraphique National du Havre-Haute Normandie, La Consigne/Gare SNCF, La Maison de l'Etudiant/ Université du Havre, Musée Malraux, L'Endroit/Association des Ateliers Associés.

Luxembourg: Centre Culturel Français du Luxembourg, Chapelle du Rham (Luxembourg), Galerie Nei Licht (Dudelange).

Renseignements : Ecole d'Art du Havre, T +33 (0)2 35 53 30 31,

Café-crème a.s.b.l., T +352 45 46 19.

LÉGÈRE SOUS LE SOLEIL

« Légère sous le soleil » titrait Marie-Claire dans son numéro de juillet (2 prix été), non loin de « Travaille et tais-toi ! Quand la mondialisation exploite les femmes » et de l'incontournable « tendances torrides de l'été » ; Barthes avait bien écrit pour Marie-Claire sur les grands créateurs de mode, Le match Chanel-Courrèges, que « chaque année la mode détruit ce qu'elle vient d'adorer, elle adore ce qu'elle va détruire ». Cette définition de la mode dans sa dimension fugitive rappelle celle de la modernité de Baudelaire, entre le fugitif (Courrèges) et l'immuable (Chanel). La mode passée, il ne reste rien. L'ancien est détruit, démodé. Le contemporain, à la différence de la modernité aurait peut-être perdu sa part d'immuable. La destruction de la beauté ou plutôt des conventions de sa représentation médiatique est au cœur du travail de Daniele Buetti. Les modèles irréprochables sur papier glacé sont scarifiés, parfois sur le visage, cette partie du corps sur laquelle, dans notre culture occidentale, le tatouage reste tabou. Ces images renvoient ainsi dos à dos le tribal et la vénération de l'apparence, et résume le culte de l'image virtuelle à une tradition ancestrale. Le lisse comme valeur esthétique est un objet de transgression a fortiori quand l'artiste expose les stratégies de l'image : l'humain en tant qu'extension de marque. L'instant saisi par Bruno Saulay dans la vidéo (S) prend place dans un univers résolument référencé : un restaurant Mac Donald. La musique de Mahler, d'un romantisme achevé, contribue à accentuer en nous le sentiment d'incongruité du spectacle qui nous est offert. Souplesse des postures et élégance du geste d'une jeune fille au ballon rose qui ne se sait pas filmée, ni même regardée. Peut-être répète-t-elle des figures encore hésitantes pour un auditoire dont elle a rêvé.

En lectrice avisée de la presse féminine, je décidais d'en savoir plus sur les rapports entre la légèreté et la forme estivale préconisée par ma revue (il y a toujours ces deux kilos...mais ma lecture m'apprenait que le sylphide passait de mode et laissait place aux rondeurs « cette légèreté de sylphide qui semble changer les lois de la pesanteur » aurait écrit Balzac). Je dépistais immédiatement l'idée de light, qui encourage nos appétits en déduisant pour nous ce qui pourrait être à l'origine d'une surcharge, bref, un plaisir sans culpabilité, au sacrifice, quand même, du goût. L'ersatz est-il à l'authentique ce que le poncif est à la pensée ou les chromos à l'œuvre ? C'est sur cette lisière que travaille Stéphanie Vialles qui reproduit en peinture des images puisées dans Nous-Deux, qui reproduisent elles-mêmes des attitudes énamourées et surjouées des codes amoureux (se référer aux photographies de mariage des albums de famille) ; des images à l'eau de rose – dans le registre de la légèreté, le rose et la rose ensemble détiennent la mention de couleur et fleur favorites, à l'instar du mouvement des femmes de 1908 qui (se) revendiquaient bread and roses - .

Dans la série *Le nouveau confort*, Martine Aballea redouble l'ambiance cosy d'une chambre à coucher à baldaquin - « Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction » - et coussins moelleux par une gamme de couleurs allant du rose au turquoise et vert pomme.

Ce décor visuel est redevable de son étonnante présence aux vertus de l'exagération et de l'artifice, lesquels, en art notamment, ont gagné leur lettres de noblesse, ravalant ainsi la question du kitsch au rang d'une controverse dépassée. La légèreté et sa cousine la frivolité se colletent aux débats de mœurs et à la bienséance. En cela, légèreté a longtemps rimé avec féminité (faiblesse du sens moral) et superficialité. Et quand bien même, que fait-on de l'argument de Fanny Ardant dans *La femme d'à côté* sur les chansons de variété. Son transistor réparé ne lui servira pas à écouter les nouvelles, ce qui se passe dans le monde, mais les chansons d'amour, dont elle dira que « plus elles sont bêtes, plus elles sont vraies ». La légèreté ne pourrait-elle souffrir du moindre oxymore, tant elle serait plate ?

Il ne s'agit pas d'oublier le corps, pas plus que de s'y réfugier, plutôt conforter ce qui contribuerait à nous rendre légères, légères, au point de ne plus toucher sol : la danse comme tentative d'échapper à la pesanteur. Aussi c'est en toute logique que Gérard Genette a choisi *La Danse de Carpeaux* « qui peut être qualifiée de légère », précise-t-il, pour illustrer la distinction entre l'immatériel et la matière et démêler le principe de l'œuvre, de l'objet physique dans lequel elle s'incarne, du bloc de pierre en quoi elle consiste. Fin XIX^e siècle, les essais de Muybridge avaient révélé l'in vraisemblable, qui avait échappé à l'œil humain mais pas à la mécanique photographique : le moment précis de son galop où le cheval n'est plus en aucun point en contact avec la terre. Se sentir léger, c'est encore être porté, ainsi Zilla Leutenegger, dans sa vidéo « Oh mein papa », frêle figure dans les 'bras' d'un tractopelle des plus imposants. L'effet de suspension du temps, dans le travail de Zilla Leutenegger, nous transporte avec son personnage dans un écart, un songe éveillé. L'intitulé de la vidéo, évoquant les relations filiales, m'encourage à une lancinante ritournelle : « Yes my heart belongs to Daddy, so I simply couldn't be bad », la tragédie n'est pas loin.

N'est pas léger qui veut, la légèreté comme échappatoire à la loi : la loi physique qui nous ancre à terre, et nous empêche l'envol et la loi des hommes, conventionnelle, prescriptive, contre laquelle la légèreté est une manière de transgression, inquiétante légèreté.

Dans *Post-post-production* Julien Prévieux s'immisce dans un dernier James Bond *Le monde ne suffit pas* à grand renfort d'inclusions parasitaires : explosions, incendies, avalanches etc. dont on repère les effets, flammes, fumées, nuées... Le travail de Julien Prévieux peut se lire, bien sûr, à l'aune des rapports entre le cinéma et l'art contemporain, mais aussi, en tant qu'objet artistique, à l'aune des rapports entre l'art et la vie, et des chemins empruntés par le banal en art. Ici, c'est de l'effet-catastrophe dont il s'agit, introduit dans une machine filmique qui donne déjà pour vital de déjouer pièges en cascades et autres conspirations. Pour Deleuze la répétition exprime à la fois « une singularité contre le général, une universalité contre le particulier, un remarquable contre l'ordinaire ». Il notait également qu'« à tous égards, la répétition, c'est la transgression. Elle met en question la loi, elle dénonce le caractère nominal ou général, au profit d'une réalité plus profonde et plus artiste ».

Kathy Alliou, août 2004

Œuvres complètes, T. II, éd. du Seuil, 2002, p. 1246.

Naomi Klein, *No logo*, Actes sud, 2001.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, éd. Denoël / Gonthier, traduction Clara Malraux, 1951, p. 6.

Susan Sontag, *Notes on « Camp »*, 1964.

François Truffaut, 1981.

L'œuvre de l'art, immanence et transcendance, éd. du Seuil, 1994, p. 15.

Différence et répétition, puf, 1993, p. 9.

Ibid.